

Préface d'Henri Godard

à

André Malraux

Oraisons funèbres

(La Compagnie typographique, 2021)

À la mémoire de Florence Malraux

Ces *Oraisons funèbres* ne sont pas un texte mineur. Ce n'est pas sans raison que Malraux avait décidé en 1971 de les réunir en recueil et de les publier en volume séparé, puis en 1976 d'y adjoindre deux nouveaux textes dans l'édition à valeur testamentaire de la Bibliothèque de la Pléiade. Elles sont contemporaines de la seconde partie du *Miroir*, *La corde et les souris*, et elles lui sont de mille manières apparentées. Formules, images, références, circulent librement entre les deux volumes. La pensée est la même, mais subtilement adaptée à chaque contexte. Circonstance oblige, il n'y a plus dans les *Oraisons* et, pour cause, trace de cet humour et de ce farfelu qui sont un des tons du *Miroir des limbes*. Mais pour le reste, si les

formules passent d'un texte à l'autre, c'est que s'y expose une pensée qui a atteint à cette époque la pleine possession d'elle-même. Dès lors, pourquoi ce volume séparé ? Malraux ne l'avait pas fait pour ses grands discours politiques, nés eux aussi d'une semi-improvisation et de la sténographie à laquelle elle avait donné lieu ? Eux n'avaient été publiés que dans la presse, et n'ont été constitués en volume que par d'autres, de manière posthume. Il est vrai que, dans la plupart des textes rassemblés ici, la mort est à l'origine du discours et fait de celui-ci une oraison funèbre, collective pour ainsi dire quand elle n'est pas individuelle. Mais ce n'est pas vrai de tous, et surtout reste à comprendre pourquoi Malraux a choisi de publier l'ensemble sous ce titre à première vue provocateur, préempté en quelque sorte par un chef-d'œuvre de la prose française, les *Oraisons funèbres* de Bossuet.

Dans le volume de 1971, les textes étaient publiés dans l'ordre chronologique des occasions dans lesquelles le discours correspondant avait été prononcé, à une exception près, significative. Le volume se terminait en effet sur l'allocution consacrée à Jean Moulin, qui datait de décembre 1964, et était donc antérieure à l'oraison funèbre de Le Corbusier en septembre 1965. Il est vrai que l'allocution est le texte le plus travaillé et le plus célèbre, mais cela n'explique pas tout. On s'en convainc en s'avisant que la même distorsion avait prévalu dans *La corde et les souris*. Là aussi Malraux avait choisi de terminer le volume sur une de ses composantes, *Lazare*, qui chronologiquement n'était pas la dernière mais était la plus chargée de sens et méritait d'être choisie pour point d'orgue. Dans les deux cas, le déplacement, destiné à passer inaperçu de la plupart des lecteurs, avait néanmoins pour but d'attirer rétrospectivement l'attention sur le texte qui avait valeur de clé dans laquelle devait être lu l'ensemble. (L'adjonction de deux textes postérieurs dans l'édition de 1976 a pour effet de gommer cette intention discrète. Il appartient désormais au lecteur d'en tenir compte.)

Terminer le volume de 1971 sur l'allocution dédiée à Jean Moulin, c'était placer l'ensemble sous le signe de la Résistance. Dans ces années 1960, au début de ce qu'on peut espérer devoir être une ère de paix, Malraux est hanté par le désir de transmettre aux générations qui n'auront pas connu ce moment d'histoire, non pas tant les faits que la signification du mouvement. Elle tient toute dans un mot qui tire sa force non seulement de son sens mais de sa qualité de monosyllabe : NON. C'est le titre qu'avait choisi Malraux pour un roman consacré à la Résistance auquel il travaillait ces mêmes années et dont il n'avait finalement écrit que des fragments, qui ont été publiés sous ce titre de façon posthume. NON à la soumission, physique à l'occupant et intellectuelle à son idéologie. Ce cri avait été la réaction spontanée des maquisards du plateau des Glières et avant eux de Jeanne d'Arc. Aux deux discours qui leur sont consacrés, un troisième, celui de la commémoration de la Libération de Paris fait comme une coda victorieuse.

La spontanéité de ce NON primitif unit les divers mouvements combattants qui se sont ensuite constitués et gomme leurs différences. Elle inclut aussi bien la participation de Malraux lui-même, les quelques mois de guérilla en Corrèze puis l'action militaire de la Brigade Alsace-Lorraine. Aux premiers, il doit l'image inoubliable des femmes en noir debout devant leur tombe familiale pour honorer la mise en terre d'un maquisard exécuté. D'où, dans l'oraison funèbre de Jean Moulin, cette émergence périodique d'un « nous » inattendu qui introduit une note personnelle dans un discours officiel.

Comme pour chacune de ces oraisons, Malraux s'appuie sur une documentation soigneuse qui leur donne valeur historique. Elle se traduit par ces moments de récit saccadé de l'action au jour le jour, qui précèdent l'élévation de ton à venir et contraste avec elle. Le passage se marque souvent par l'introduction pathétique de la figure rhétorique que la tradition nomme « prosopopée », c'est-à-dire l'interpellation d'un absent, le plus souvent d'un mort. Ce mouvement, en lui-même chargé

d'émotion, l'est plus encore lorsqu'il s'adresse à un homme qui a été torturé : « regarde de tes yeux disparus... », « Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever... » De même, dans les derniers mots du discours pour la commémoration de la mort de Jeanne d'Arc, l'héroïne était-t-elle interpellée en personne.

Mais quelque chose s'ajoute à la prosopopée lorsqu'elle cède la place à une adresse à des vivants, sous la forme elle aussi d'un impératif de deuxième personne : « écoute ce soir, jeunesse de mon pays... » Malraux ne parle ni n'écrit jamais que pour cette jeunesse. Il serait temps qu'elle prête attention à cette voix.

C'est dans le discours consacré aux maquisards du plateau des Glières que Malraux développe les plus explicitement la signification et les précédents de ce NON qui fonde toute Résistance armée :

« Le mot Non, fermement opposé à la force, possède une puissance mystérieuse qui vient du fond des siècles. Toutes les plus hautes figures spirituelles de l'humanité ont dit Non à César. Prométhée règne sur la tragédie et sur notre mémoire pour avoir dit Non aux dieux. La Résistance n'échappait à l'éparpillement qu'en gravitant autour du Non du 18 Juin. [...] Ce Non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre gars le compagnon de Jeanne et d'Antigone... L'esclave dit toujours oui. »

Ce NON qui se suffit à lui-même, qui exclut tout risque d'emphase, vaut aussi bien pour les formes non militaires de la résistance. On peut dire Non au moyen d'un regard, d'un port de tête, d'un maintien. C'est ce que faisaient les hommes et les femmes des camps de déportation contre tout ce qui leur apparaissait, au-delà des mauvais traitements, comme une tentative d'atteinte à leur dignité. Qu'on soit physiquement soumis à plus fort que soi est une loi de la condition humaine,

mais il appartient à l'individu de signifier au bourreau que sa volonté d'humiliation ne peut rien contre cette dignité et ne dégrade que lui.

La résistance, sans cesser d'être elle-même, peut aller jusqu'à prendre des formes paradoxales, en fonction de la valeur au nom de laquelle elle se dresse. S'il s'agit de perpétuer l'existence d'une communauté, comme dans le cas des Juifs occupés et persécutés par les Romains en Palestine, la question se pose de savoir s'il vaut mieux prouver la valeur de la communauté dans le présent et les armes à la main, ou bien préserver l'avenir, fût-ce au prix d'une apparente soumission, en transmettant aux générations futures le fondement spirituel de la communauté, c'est-à-dire en l'occurrence le corpus des textes sacrés et la tradition des interprétations qu'ils ont suscitées. L'Alliance israélite universelle est l'héritière de ce second choix. Pour célébrer son centenaire, Malraux, à qui il importe de considérer sous tous ses aspects ce maître-mot de résistance, remonte jusqu'au I^{er} siècle après Jésus-Christ pour personnifier et mettre en scène les tenants de chacun des deux termes du dilemme.

Le NON intellectuel qui a la portée la plus générale puisqu'il fonde la civilisation d'Europe occidentale est celui des Grecs des VI^e et V^e siècles. Leurs voisins du Moyen Orient et d'Égypte ne concevaient qu'un sacré qui figeaient à jamais les relations des hommes et des dieux. Face à lui, les Grecs s'inventèrent un polythéisme de dieux humanisés, sans clergé tout puissant ni texte révélé. Une certaine liberté d'interprétation et surtout d'interrogation et de création était ainsi laissée aux hommes, en même temps qu'une curiosité pour leur propre passé. La philosophie, les sciences et l'histoire pouvaient ainsi naître, ainsi que la représentation au théâtre de la destinée humaine. Cette position face au sacré oriental ne faisait pas pour autant de la pensée grecque un pur rationalisme. Une large part de ce discours prononcé devant l'Acropole d'Athènes éclairée de nuit avait été exposée auparavant dans le

chapitre du *Surnaturel* où Malraux avait inventé la notion de Divin pour désigner la part que les Grecs reconnaissaient à ce qui, hors de l'homme et en lui, dépasse sa raison. Ce discours d'Athènes n'était donc pas seulement une obligation officielle, il répondait à un sentiment personnel de toujours.

Ce serait enfin ne rien connaître à sa pensée que de s'étonner de trouver dans ce recueil trois discours sur huit consacrés à l'art, deux à propos de créateurs contemporains, le troisième à un art majeur du patrimoine universel, l'art égyptien, et à son propos au devoir de préservation que cette universalité crée au monde tout entier. L'un des apports majeurs de Malraux à la pensée de notre temps a été de concevoir la création artistique comme une réponse à la condition humaine vécue comme un défi. Contre cette condition - la mort en premier lieu -, il va de soi que, concrètement, l'homme ne peut rien. Mais symboliquement, le pouvoir de créer, à partir des formes du monde, un autre monde qui porte la marque particulière d'une civilisation ou d'un homme, lorsque dans l'esprit d'autres hommes elle existe, intellectuellement mais aussi fortement que le monde lui-même, a un accent de victoire. Le geste du peintre, du sculpteur ou de l'architecte est une des formes du Non, moins spectaculaire que la résistance armée en ce qu'il n'implique pas le risque de la mort, mais il laisse à l'humanité, depuis les peintres des grottes préhistoriques, le témoignage de sa permanence et de la conscience de sa condition.

*

Relisant le texte de ces discours, Malraux dut s'aviser un jour que le hasard des demandes d'intervention qui lui étaient adressées avait bien fait les choses et qu'il se trouvait y avoir célébré non seulement l'ensemble de ses valeurs personnelles, mais aussi celles de la majorité des hommes d'aujourd'hui, qu'ils le sachent ou non, et que donc il valait la peine de les réunir en un volume.

Mais sous quel titre ? Outre que deux d'entre eux étaient des oraisons funèbres au sens reçu de la formule, ces textes étaient somme toute, par le spectre des valeurs auxquels ils se référaient, le pendant pour une civilisation largement agnostique de ce qu'avaient été en leur temps les oraisons de Bossuet pour une civilisation religieuse : une occasion de rappeler aux hommes, en les solennisant par le sceau de la mort, les fondements de la vie qu'ils mènent mais que cette vie leur fait la plupart du temps oublier. La référence immanquable à Bossuet qu'impliquait le titre *Oraisons funèbres* n'était ni jeu ni prétention ridicule ni provocation, elle était le moyen d'indiquer la véritable portée d'un recueil qui risquait d'être pris sinon pour un simple ensemble de discours officiels. Malraux, cette fois, avait joué la carte de la discrétion. Le soin était laissé au lecteur de comprendre ce sens suggéré.

Il est encore temps aujourd'hui de prendre conscience que, malgré leur titre, ou à cause de lui, ces *Oraisons funèbres* sont de plein droit une œuvre de Malraux, et de saisir cette occasion de nous rappeler l'importance pour notre réflexion qu'a ou devrait avoir la pensée de son auteur.